



E L O G E

D E M. C H I R A C.

PIERRE CHIRAC naquit en 1650 à Conques en Roüergue, de Jean Chirac, & de Marie Rivet, Bourgeois de cette petite Ville, & dont la Fortune étoit fort étroite. Quoique Fils unique, il n'eut point de meilleur parti à prendre, après ses études, que de se destiner à l'Eglise, qui lui parut une ressource presque absolument nécessaire. En étudiant la Théologie, il ne laissa pas de s'appliquer par curiosité à la Philosophie de Descartes, qui avoit déjà pénétré jusque dans le Roüergue. Quand il s'en fut rempli autant qu'il l'avoit pû sans aucun secours, il crut pouvoir sortir de Conques, & il alla à Montpellier, où cette même Philosophie, naissante aussi, commençoit à remuer les esprits. Il fut bientôt connu dans cette Ville, quoiqu'accoûtumée depuis long temps à la science & au mérite.

M. Chicoineau, Chancelier & Juge de l'Université de Montpellier, prit chés lui en 1678 M. Chirac, qu'il regardoit déjà comme grand Phisicien, pour lui confier la direction des études de deux de ses Fils, qu'il destinoit à la Médecine. Il fut si content du Maître qu'il leur avoit donné, qu'il voulut songer solidement à ce qui pouvoit lui convenir, & comme il lui trouvoit peu de véritable vocation pour l'État dont il portoit l'habit, & d'ailleurs beaucoup d'acquis dans la Phisique, il le détermina à en profiter pour embrasser la profession de Médecin.

M. Chirac devenu membre de la Faculté de Montpellier en 1682, y enseigna, 5 ans après, les différentes parties de la Médecine. On sentit bientôt le prix des Leçons qu'il dictoit à ses Auditeurs. Elles n'avoient pas le sort ordinaire de périr entre les mains de ceux qui s'étoient donné la peine de les écrire,

écrire, on se les transmettoit des uns aux autres, & c'étoit une faveur, & encore aujourd'hui elles sont un trésor que l'on conserve avec soin. On recueilloit avec le même empressement les discours qui en étoient l'explication, toujours plus étendus & encore plus approfondis que les Leçons, on rassembloit, on réunissoit ce que différentes personnes en avoient retenu, & on travailloit à en faire un Corps, tant on étoit animé par l'espérance d'une grande instruction.

Outre les leçons publiques, M. Chirac faisoit chés lui des Cours particuliers, plus instructifs encore pour les Disciples, & même pour lui, à cause de la liberté de la conversation. Les Etrangers y couroient en foule, & Montpellier se remplissoit d'Habitants qu'il lui devoit.

Quand il fut assés plein de Théorie, il se mit dans la Pratique. M. Barbeyrac y tenoit alors le premier rang à Montpellier, & son nom vivra long-temps. M. Chirac le prit pour guide & pour modèle, avec les restrictions néanmoins qu'un grand homme met toujours à l'imitation d'un autre, sans renoncer aux connoissances particulières qu'il pouvoit avoir acquises, ni à des vûes dont la nouveauté eût peut-être empêché M. Barbeyrac lui-même d'oser les approuver.

En 1692, M. le Maréchal de Noailles lui donna, de l'avis de M. Barbeyrac, la place de Médecin de l'Armée de Rouffillon. Il fut en 1693 au Siège de Roses, après lequel une Dissenterie Epidémique se mit dans l'Armée. Le Ministre de la Guerre lui envoya de Paris de l'Ipecacuana, qui y étoit encore nouveau, & connu seulement sous le nom de *Remede du Medecin Hollandois*. Il en donna avec opiniâreté, & de toutes les façons, sans en pouvoir tirer aucun bon effet. A la fin, réduit à trouver sa ressource en lui-même, il donna du Lait coupé avec la lessive de Sarments de Vigne, & il eut le plaisir de voir presque tous ses Malades guéris.

Quelques années après il y eut à Rochefort une autre maladie épidémique, qu'on appelle de *Siam*, beaucoup plus cruelle que la Dissenterie, nouvelle dans nos Climats, & effrayante par le seul spectacle. M. Begon, Intendant de cette

Ville, demanda au Roy M. Chirac, déjà très-célebre, singulièrement pour les cas extraordinaires. Il eut recours à l'ouverture des Cadavres, plus nécessaire que jamais dans un mal inconnu. Il en ouvrit peut-être 500, travail énorme, & qui demandoit une violente passion de s'instruire. Il vit le mal dans ses sources, & s'en assûra si bien, que comme il crut qu'il en pourroit être attaqué lui-même, il composa un grand Mémoire de la manière dont il vouloit être traité en ce cas-là, & de tout ce qu'il y avoit à faire selon les différents accidents dont la maladie étoit susceptible, car il prévoyoit tout, il détaillait tout. Il chargeoit de l'exécution un Chirurgien seul, en qui il avoit pris confiance, & prioit instamment M. Begon de ne pas permettre qu'aucun autre s'en mêlât. Pour l'honneur de M. Chirac, il fut attaqué de la Maladie, traité selon ses ordres, & guéri. Il lui en resta seulement la suite ordinaire, une Jaunisse, & sa convalescence fut très-longue.

Ce fut pendant ce séjour de Rochefort, où il traita beaucoup de petites Véroles, qu'il découvrit que dans ceux qui en étoient morts il y avoit inflammation de Cerveau. Il eût donc fallu les saigner pour la prévenir, & même saigner du pied pour faire une diversion, ou *révulsion* du sang en embas. Mais saigner dans la petite Verole ! saigner du pied, sur-tout des Hommes ! quelle étrange pratique ! n'en meurt-on pas toujours ? Et en effet la saignée du pied dans les Hommes étoit presque toujours suivie de la mort, parce qu'on n'y avoit recours que trop tard, & dans les cas désespérés. Un violent préjugé sur ce sujet bien établi, bien enraciné chés le peuple ; ne l'étoit pas moins chés les Médecins, qui de plus ne se vouloient pas laisser renvoyer à l'Ecole. Ils ne l'accusoient que d'ignorance, ou de témérité, tandis que le peuple l'accusoit d'un dessein formé contre les jours du Genre humain. Il soutint courageusement la Pratique, malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts ; les Malades guérissoient, les autres mouraient, du moins en beaucoup plus grand nombre, & il n'étoit encore guere justifié.

C'est lui qui a réglé aussi, mais avec moins de contradiction,

la manière généralement reçûe dont on conduit aujourd'hui le Remede d'une autre Maladie du même nom. Les grands Medecins sont ceux dont la pratique fondée sur les principes d'expérience établis, est la plus sûre, & la plus heureuse, mais ceux qui établissent solidement de nouveaux principes, sont d'un ordre plus élevé. Les uns portent l'Art, tel qu'ils le trouvent, jusqu'où il peut aller, les autres le portent plus loin qu'il n'alloit. Aussi M. Silva, si bon juge en ces matières, & si intéressé à ne pas souffrir des Usurpateurs dans les premiers rangs, a dit qu'il appartenoit à M. Chirac d'être *Législateur en Médecine.*

Après s'être entièrement remis des fatigues & de la maladie de Rochefort, il avoit repris à Montpellier ses anciennes fonctions de Professeur & de Médecin. Là il eut deux contestations à essuyer, & même plus que des contestations, car elles devinrent des procès en Justice. Il s'agissoit de la découverte de l'Acide du Sang avec M. Vieussens, célèbre Docteur de la même Faculté, & de la structure des Cheveux avec M. Sorazzi, Medecin Italien. Ni l'un ni l'autre sujet n'étoient dignes de la chaleur qui s'y mit. On est assés persuadé de son propre mérite, cependant il ne nous rassure pas assés pour nous procurer quelque tranquillité, quand on nous attaque. Le nom de M. Chirac ne laissoit pas de croître de jour en jour, les Provinces voisines profitoient souvent de la proximité; on l'appelloit pour les Malades de distinction, & sa réputation contribuoit beaucoup à affermir celle de la fameuse École de Montpellier.

En 1706 feu M. le Duc d'Orléans partit pour aller commander l'Armée de France en Italie. Il laissoit son premier Medecin à Paris, & comme il lui en falloit un auprès de sa personne, M. le Comte de Nocé, qui avoit fort connu M. Chirac à Montpellier, le proposa par zele pour un Prince à qui il étoit infiniment attaché. La voix publique parloit comme lui, le choix fut fait, & eut les suites les plus heureuses. M. le Duc d'Orléans au Siège de Turin fut très-dangereusement blessé au Poignet, & se trouvoit sur le point d'en perdre

le Bras, lorsque M. Chirac imagina de lui mettre ce Bras dans des Eaux de Balaruc, qu'on fit venir. Ce remede si simple, & auquel il eût été si naturel de ne pas penser, produisit une parfaite & prompte guérison, presque miraculeuse. Il en a fait l'histoire dans une grande Dissertation en forme de These sur les Playes, ouvrage qui par la solidité & l'abondance de l'instruction, se fait pardonner sans peine une grande négligence de stile.

L'année suivante ce Prince mena encore avec lui en Espagne M. Chirac, que la grande réputation qu'il y acquit obligea d'y demeurer quelque temps après la campagne finie.

Au retour d'Italie & d'Espagne il vint à Paris, & il en goûtoit fort le séjour. M. le Duc d'Orléans qui avoit M. Homberg pour premier Médecin, & ne croyoit pas que toute autre place fût digne de M. Chirac, voulut le renvoyer à Montpellier avec toutes les récompenses dûes à ses services; il craignoit d'ailleurs qu'un homme de ce mérite ne fût pas vû de trop bon œil à Paris, & peut-être à la Cour, qui n'avoit pas été consultée sur ce choix. Mais M. Chirac avoit trop bien senti les avantages de Paris, il obtint sans peine d'y demeurer, & il acheta le droit d'y exercer la Médecine par une des Charges de la Maison du Prince.

Il lui manquoit assés de choses, presque nécessaires en ce pays-ci. Il parloit peu, sèchement, & sans agrément. Il ne faisoit guere aux Malades ces explications circonstanciées & détaillées de leurs maux, qu'ils ne sont pas ordinairement capables d'entendre, & qu'ils écoutent pourtant avec une espece de plaisir. Il leur présenteoit dans les occasions l'idée desobligeante, quoique vraie, qu'il y avoit de la fantaisie & de la vision dans leurs infirmités, il leur nioit sans détour jusqu'à leur sentiment même, & combien les Femmes principalement en devoient-elles être choquées? Il se prêtoit peu aux objections souvent puériles des Malades, ou de leurs familles, & on n'arrachoit jamais de lui aucune complaisance, aucune modification à ses décisions laconiques; heureux les Malades, quand il avoit pris le bon chemin! Il n'étoit guere

consolant, & n'avoit presque qu'un même ton pour annoncer les événements les plus opposés. De plus il apportoit des pratiques nouvelles, & certainement il devoit avoir quelques mauvais succès, qui plus certainement encore seroient bien mis en évidence, & bien relevés.

Malgré tout cela, à peine fut-il fixé à Paris qu'il y eut une vogue étonnante. Sa Ruë étoit incommodée de la quantité de Carrosses qu'on lui envoyoit de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avoit quelque part, puisque Paris étoit le lieu de la Scene, mais il falloit au fond que de grandes & de rares qualités eussent surmonté à ce point-là tout ce qui lui étoit contraire. En effet il avoit ce qu'on appelle *le coup d'œil*, d'une justesse & d'une promptitude singulière, & peut-être unique. C'étoit une espece d'inspiration, dont la clarté & la force prouvoient la vérité, du moins pour lui. Par-là le plus difficile étant fait, il formoit en lui-même le Plan de la Cure, & le suivoit avec une constance inébranlable, parce qu'il n'auroit pû s'en départir sans agir contre des lumières qui le frappaient si vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres ou de moins vives, peuvent n'être pas si constants, & même ne le doivent pas. Les Malades prenoient d'autant plus de confiance en lui, qu'ils se sentoient conduits par une main plus ferme, son inflexibilité leur assûroit combien il comptoit d'avoir pris le bon parti, & ils s'encourageoient par ses rigueurs. Ils voyoient encore que si les occasions le demandoient, il hazardoit volontiers pour eux sa propre réputation. Lorsqu'il jugeoit nécessaire un de ces coups hardis qui lui étoient particuliers, & que le Malade étoit important, il sçavoit qu'il se rendoit responsable de l'événement, & que s'il étoit fâcheux, les cris d'une famille puissante soulevoient aussi-tôt le Public contre lui, cependant il ne mollissoit point, il ne préféroit point la route ordinaire plus périlleuse pour le Malade, mais moins pour le Médecin, & il vouloit, à quelque prix que ce fût, avoir tout fait pour le mieux.

A la mort de M. Homberg, qui arriva en 1715, M. le Duc d'Orléans, déjà Régent du Royaume, le fit son premier

126ⁿ HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Médecin, choix presque nécessaire, qui lui donnoit un nouvel éclat, & eût augmenté, s'il eût été possible, la grande pratique de Paris. L'année suivante il entra dans l'Académie en qualité d'Associé libre, & sans ses occupations continuelles & indispensables, on lui reprocheroit d'avoir trop joui des privilèges de ce titre.

En 1718 il succéda à M. Fagon dans la Surintendance du Jardin du Roy. Il étoit à la source des grâces, puisque le Prince Régent en étoit le maître, & qu'il aimoit tant à en faire.

En 1720 Marseille fut attaquée d'une maladie d'abord inconnue, mais qui dès sa naissance faisoit de grands ravages. M. Chirac offrit au Régent d'y aller, afin que la Ville, qui se verroit secourue par le Gouvernement, en prît plus de courage pour se secourir elle-même. Son offre ne fut pas acceptée, il proposa en sa place M^{rs} Chicoineau & Verny, célèbres Médecins de Montpellier, dont il garantit le sçavoir, le zèle & l'intrépidité, & les ordres pour leur voyage furent donnés par S. A. R. M. Chicoineau étoit le même dont il avoit été Précepteur, & de plus c'étoit son Gendre, car la Fille unique du Précepteur étoit devenue un assez bon parti pour épouser le Disciple. Il étoit juste que la maison par où il avoit commencé sa fortune, & qui lui en avoit ouvert la route, en profitât.

M^{rs} Chicoineau & Verny arrivés à Marseille trouverent la Peste, accompagnée de toute la desolation, de toute la consternation, de toutes les horreurs qu'elle a jamais trainées après elle. La Ville n'étoit presque plus habitée que par des Cadavres, qui jonchoient les Rues, ou par des Mourants abandonnés qui n'avoient pas eu la force de fuir. Nulles provisions, nuls vivres, nul argent. M. Chirac fut, pour ainsi dire, le Médecin general de Marseille par le soin assidu dont il veilloit à tous ses besoins auprès du Régent, par les secours de toute espece qu'il obtenoit pour elle, par toutes les lumières dont il fortifioit celles des habiles gens qu'il y avoit fait envoyer. Il procura encore à cette malheureuse Ville quatre Médecins de Montpellier, & ses amis, qu'il crut

dignes d'une Commission si honorable, & si peu recherchée. M. Boyer, de qui je tiens cette Relation, & qui aujourd'hui pratique avec succès à Paris, fut l'un d'entre eux. Ils rassurèrent d'abord le peuple par l'extrême hardiesse dont ils abordèrent les Malades, & par l'impunité de cette hardiesse, toujours heureuse. Peut-être, & cela ne diminueroit guere la gloire de l'Héroïsme, étoient-ils dans le sentiment de M. Chirac, que la Peste ne se communique pas par contagion. Quoi qu'il en soit de cette opinion si paradoxale, il seroit difficile qu'elle fût plus dangereuse & plus funeste aux Peuples que l'opinion commune.

M. Chirac avoit conçu depuis long temps une idée, qui eût pû contribuer beaucoup à l'avancement de la Médecine. Chaque Médecin particulier a son sçavoir qui n'est que pour lui, il s'est fait par ses Observations & par ses Réflexions certains principes, qui n'éclaircissent que lui; un autre, & c'est ce qui n'arrive que trop, s'en fera fait de tout differents, qui le jetteront dans une conduite opposée. Non seulement les Médecins particuliers, mais les Facultés de Médecine semblent se faire un honneur & un plaisir de ne s'accorder pas. De plus les Observations d'un Pays sont ordinairement perduës pour un autre. On ne profite point à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. Chacun est comme renfermé chés soi, & ne songe point à former de société. L'Histoire d'une Maladie qui aura régné dans un lieu, ne sortira point de ce lieu là, ou plutôt on ne l'y fera pas. M. Chirac vouloit établir plus de communication de lumières, plus d'uniformité dans les Pratiques. Vingt-quatre Médecins des plus employés de la Faculté de Paris auroient composé une Académie, qui eût été en correspondance avec les Médecins de tous les Hôpitaux du Royaume, & même des Pays étrangers, qui l'eussent bien voulu. Dans un temps où les Pleuresies, par ex. auroient esté plus communes, l'Académie auroit demandé à ses Correspondants de les examiner plus particulièrement dans toutes leurs circonstances, aussi-bien que les effets pareillement détaillés des Remedes. On auroit fait de toutes ces Relations un

128 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Résultat bien précis, des especes d'Aphorismes, que l'on auroit gardés cependant jusqu'à ce que les Pleuresies fussent revenueës, pour voir quels changements ou quelles modifications il faudroit apporter au premier Résultat. Au bout d'un temps on auroit eu une excellente Histoire de la Pleuresie, & des Regles pour la traiter, aussi sûres qu'il soit possible. Cet exemple fait voir d'un seul coup d'œil quel étoit le Projet, tout ce qu'il embrassoit, & quel en devoit être le fruit. M. le Duc d'Orleans l'avoit approuvé & y avoit fait entrer le Roy, mais il mourut lorsque tout étoit disposé pour l'exécution.

Par cette mort, que le plus grand nombre sentit douloureusement, M. Chirac perdoit non seulement un Prince de la Famille Royale, mais encore un Premier Ministre. Privé de ce Maître & de ce Protecteur, mais toujours attaché à son auguste Maison, il quitta la Cour, & recommença à se livrer absolument à la Ville, qui regarda comme un bien pour elle le malheur d'un si grand Médecin. On lui donnoit la première place dans sa Profession, & les plus illustres de ses Confreres y consentoient, sans prétendre même diminuer sa supériorité par l'avantage qu'il avoit des années & de l'expérience. Il dominoit dans les Consultations comme auroit fait Hippocrate, on l'auroit presque dispensé de raisonner, & son autorité seule eût suffi.

Il obtint du Roy en 1728 des Lettres de Noblesse, & enfin en 1730 le plus grand honneur où il pût arriver, la place de premier Médecin vacante par la mort de M. Dodart. Tous les François zélés pour les jours de leur Maître, l'avoient nommé d'une commune voix, & pour cette fois seulement les intrigues de la Cour n'eurent rien à faire.

Il attira aussi-tôt à la Cour M. Chicoineau son gendre, qui indépendamment de ce titre avoit pour lui l'histoire de la Peste de Marseille, une grande capacité en Médecine, employée principalement au service des Malades indigents. Le Roy le mit auprès des Enfants de France.

La nouvelle autorité de M. Chirac lui réveilla les idées de son Académie de Médecine. Les fonds nécessaires, article
le

le plus difficile, étoient réglés & assurés, mais quand le dessein fut communiqué à la Faculté de Paris, il se trouva beaucoup d'opposition. Elle ne goûtoit point que vingt-quatre de ses Membres composassent une petite Troupe choisie, qui auroit été trop fière de cette distinction, & se seroit cruë en droit de dédaigner le reste du Corps. Les plus employés devoient la former, & les plus employés pouvoient-ils se charger d'occupations nouvelles? n'étoit-on pas déjà assez instruit par les voyes ordinaires? Enfin comme il est aisé de contredire, on contredisoit, & avec force, & le premier Médecin trop engagé d'honneur pour reculer, persuadé d'ailleurs de l'utilité de son Projet, tomboit dans l'incertitude de la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'un Corps respectable. La douceur & la vigueur sont également dangereuses, & il se déterminoit pour les partis de vigueur, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 1 Mars 1732, âgé de 82 ans. Il avoit annoncé lui-même, pour pousser jusqu'au bout la science du Pronostic, qu'il n'en pouvoit échapper.

Il a laissé une fortune considérable, bien due à un travail aussi long, aussi assidu, aussi pénible, aussi utile à la Société. Il légua par son Testament à l'Université de Montpellier la somme de trente mille livres, qui seront employées à fonder deux Chaires pour deux Professeurs, dont l'un fera des leçons d'Anatomie comparée, l'autre expliquera le *Traité de Borelli De Motu Animalium*, & les matières qui y ont rapport.

On peut juger par-là combien il estimoit l'Anatomie, & puisqu'il l'estimoit tant, on peut juger qu'il la possédoit à fond. Il alloit encore plus loin, jusqu'à la Chirurgie, & à tous les détails de cet Art, dont assez communément les Médecins ne s'inquiètent pas. Convaincu qu'ils ne devoient pas regarder les opérations manuelles comme indignes d'eux, & que toute leur gloire est de guérir, il avoit obtenu en 1726 l'établissement de six places de Médecins-Chirurgiens entretenus par le Roy, qui seroient reçûs gratuitement dans la Faculté de Montpellier, à condition qu'ils exerceroient eux-mêmes la Chirurgie dans l'Hopital de cette Ville, mais ce dessein, qui

130 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

à peine commençoit à s'exécuter, fut arrêté par des accidents étrangers, & le préjugé contraire à la réunion des deux professions, qui peut-être eût été ébranlé par cet exemple, demeura dans toute sa force. Du moins M. Chirac l'attaqua toujours par sa conduite autant qu'il le pouvoit, il ne manquoit pas d'opérer de sa main, lorsqu'il trouvoit des Malades sans secours, ou avec de mauvais secours. Aussi les plus habiles Chirurgiens de Paris l'appelloient dans toutes les grandes occasions, ravis d'avoir un témoin & un juge si éclairé, qui se faisoit un honneur d'être alors l'un d'entre eux. C'est à lui que l'on doit M. de la Peyronnie, qui étoit à la veille de prendre ses degrés de Docteur en Médecine à Montpellier, quand M. Chirac le détermina à prendre le parti de la Chirurgie, qu'il aimoit trop pour ne lui pas procurer un si grand Sujet. Il accompagna même ses conseils d'une prédiction de ce qui arriveroit à son Ami, & il a eu le plaisir de la voir accomplie.



Éloge de Pierre Chirac par Fontenelle - Histoire de l'Académie royale des sciences - Année
1732

ANATOMIE, MÉDECINE
